

Un ouvrage solide, bien illustré, une étude fouillée qui nous apprend beaucoup sur la vie quotidienne du lycée, sur les marges de manœuvre dont disposaient les autorités, lorsqu'elles voulaient les utiliser, qui permettaient d'adoucir ou d'atténuer des représailles. Enfin, l'auteur P. Burguin et le témoin Samy Mizrahi n'oublient pas la référence à la réflexion civique.

Jacqueline SAINCLIVIER

Maryse LE ROUX, *La fin du chemin. 1920-2000, des indépendantistes en Bretagne*, suivi de *Le mouvement breton du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale – Repères chronologiques* –, par Ismaël DUPONT, Morlaix, Skol Vreizh, 2017, 202 p.

Disons-le tout net : *La fin du chemin* est un étrange montage. Finalement écrit à quatre mains, il propose d'abord un essai inspiré à Maryse Le Roux par les enquêtes qu'elle mena au début des années 1990 auprès d'anciens militants nationalistes breton ; puis, sur un gros tiers du volume, Ismaël Dupont expose à la demande de l'éditeur une chronologie du mouvement breton jusqu'à la Libération, suivie des notices biographiques des témoins de Maryse Le Roux. Ces notices constituent le seul lien apparent avec la première partie du livre, chacun des deux auteurs proposant par ailleurs des histoires du mouvement breton qui n'ont que peu à voir l'une avec l'autre.

Née dans l'ombre portée de la Seconde Guerre mondiale, Maryse Le Roux est professeure de français aujourd'hui en retraite. Si sa plume est fort agréable, les exergues placées en début d'ouvrage et à l'abri desquelles elle s'exerce inquiètent l'historien, dont la discipline ne comprendrait rien aux émotions, contrairement à l'écrivain. S'il s'agit de les étudier, c'est faux, mais s'il s'agit de se laisser submerger par elles, *La fin du chemin* semble donner raison à son auteure, qui propose non pas l'étude thématique problématisée et contextualisée que suggèrent titres et sous-titres, mais ce qu'elle nomme très vite un « récit ». Un récit double, qui est à la fois celui de ce que l'on continue d'appeler le second *emzao*, et celui des entretiens qu'elle mena entre 1990 et 1993 auprès d'un panel intéressant de militants dont certains sont méconnus : Herri Caouissin, Yann L'Haridon, Yann Fouéré, Charles Le Gaonac'h, Yann Bouëssel du Bourg, Denise Guieysse, Meavenn.

Menée selon un protocole empathique évoqué à la fin du récit, cette enquête sur ce qui motiva ces engagements aux faibles rétributions militantes est bien plus une quête, expliquée dans l'avant-propos. Se remémorant ses lectures de jeunesse, et notamment Michel Mohrt (confondu avec Pierre Benoît) qui dans *La prison maritime* paru en 1961 s'était inspiré de la livraison d'armes au Parti national breton (PNB) par le bateau *Gwalarn* à l'été 1939, Maryse Le Roux fait part de sa fascination pour la clandestinité, les codes réunissant quelques initiés dans un autre monde, dans une geste aussi héroïque que désintéressée, romanesque, pour ne pas dire romantique. Soulignant à juste titre que l'histoire du mouvement breton n'est

pas celle des Bretons eux-mêmes, c'est un monde caché que, devenue adulte et revenue s'installer en Bretagne, elle décidait d'explorer grâce à des témoins qui lui en donnaient enfin la clé. En désaccord avec ces derniers mais fascinée par eux, l'auteure a le sens de la juste formule et se voit en Alice au-delà du miroir. Dans son pays des merveilles, Herri Caouissin devient un lutin, Denise Guieysse un petit soldat, Meavenn un feu d'artifice et Célestin Lainé le chevalier blanc de ses disciples. Autant de visions qui disent bien plus qu'une simple déréalisation des nationalistes bretons : leur déconnexion d'avec le monde réel.

Passés les reflets étranges du miroir, le lecteur n'apprend en fait que peu de choses sur les parcours militants : une enfance dans un environnement régionaliste parfois ; des lectures d'adolescents, *La Borderie*, Féval ; des rencontres de jeunes adultes avec des personnages charismatiques. Quelques informations sont confirmées, telles que la perception de Yann Fouéré en « artiste du consensus » et opportuniste avisé. D'autres émergent : l'évocation d'un voyage de Meavenn en Allemagne en 1932-1933, la façon dont cette même Meavenn voyait Brest, les effets du militantisme sur les enfants des activistes, la vision de ces nationalistes comme les maillons d'un long siècle militant dont le présent hérite. D'autres enfin restent cachées, et l'on comprend vite que les entretiens réalisés il y a plus de 25 ans maintenant recèlent encore bien des choses.

Finalement, l'essentiel n'est pas dans ce que les militants racontent d'eux, mais dans le point de jonction où Maryse Le Roux pensait les retrouver : un certain romantisme, projeté dans l'image du talus. Pour l'auteure, le talus est un abri, un soutien, un promontoire, une cachette où se dissimulent les chouans de roman, mais pas les activistes à la marge. Ces derniers sont dans le pays et non dans le paysage : leur romantisme est politique et non littéraire. Ils sont dans le combat et non dans la Bretagne : le monde du mouvement breton, qui est « une fin en soi » (p. 102), n'est pas celui de la population bretonne. Au point que dans leur exil, après la Seconde Guerre mondiale, la Bretagne n'avait pas manqué à ces femmes et à ces hommes. Au sujet de Fouéré, Maryse Le Roux s'étonne : « Il avait tout risqué pour un pays qui ne lui avait pas manqué ». C'est oublier que la Bretagne des contemporains de Fouéré n'était pas la Bretagne que le mouvement breton s'était inventée, et dans lequel il vivait déjà en exil, avant même la Libération. L'auteure conclut justement que l'exil des nationalistes était plus réel à l'intérieur du pays que loin de lui.

Mais ce faisant, Maryse Le Roux formule ce que Ronan Calvez a déjà constaté il y a quinze ans au sujet de Roparz Hemon, intellectuel breton en exil intérieur³¹. Plus généralement, *La fin du chemin* ignore l'essentiel de la production historiographique de ces dernières années, s'appuyant principalement sur l'ouvrage de Bertrand

31. CALVEZ, Ronan, « Intellectuel breton et exil intérieur : Roparz Hemon d'une île l'autre ou l'exil du réel », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 67, 2002, p. 90-95.

Frélaud, paru en 1985, ou sur les plaidoyers *pro domo* publiés par Mordrel, Fouéré, Le Boterf. Jamais les témoignages recueillis ne sont confrontés aux archives, et les erreurs factuelles sont nombreuses. Il en ressort une histoire du nationalisme breton d'avant 1945 telle qu'on la racontait dans les années 1980, une histoire dépassée voire mensongère, ressassant l'éternelle antienne des extrémistes et des modérés, voyant en l'*Heure bretonne* un *Breiz Atao* « light », admettant que finalement les hommes du *SD* (la police de la *SS*) n'étaient pas des nazis, affirmant que la collaboration du PNB avec l'Allemagne ne fut pas idéologique mais simple opportunisme à l'irlandaise, que la radicalisation de Lainé et de ses hommes s'explique par la mort de l'abbé Perrot.

Le parcours de Yann L'Haridon tel qu'il est relaté synthétise cette lecture marquée par une sympathie outrepassant l'empathie nécessaire (il est vrai que Maryse Le Roux a quasiment assisté aux derniers instants de son témoin). Présenté comme une victime de l'école et de la police françaises, ce jeune avide d'aventure rejoint les nationalistes, devient bientôt lieutenant des *Bagadou Stourm* (troupes de combat, service d'ordre du PNB). En 1943, à Landivisiau, il est arrêté par la police de Vichy après avoir séquestré un agent de police dont il dit qu'il « avait fait arrêter de nombreux « communistes » de Brest » (p. 60). Il fallait donc bien punir ce délateur qui, de plus, s'intéressait d'un peu trop près au PNB. La réalité est toute autre : l'inspecteur François Cuff, qui espionnait les manœuvres des *Bagadou Stourm*, fut séquestré et tabassé par L'Haridon lui-même. Dénoncé aux autorités allemandes comme militant communiste par le PNB, il fut envoyé en déportation où il disparut. L'Haridon raconte aussi à l'auteure comment il participa au hold-up de la perception de Pouancé, fin juin 1944, pour renflouer les caisses du parti. Rattrapé par la police, il est emprisonné par les Allemands, cuisiné par les hommes de Lainé devenu ennemi des *Bagadou Stourm*, et envoyé à Dachau par le dernier train de déportés de Rennes, dont il parvient à s'échapper à Belfort. Il ne lui en faut pas plus pour se faire passer pour une victime des Allemands. C'était effectivement le cas des résistants qui étaient avec lui dans le train pour l'Allemagne dont beaucoup ne sont pas revenus, mais pas celui d'un cadre salarié d'un parti financé par le *Reich* dont il avait relayé la propagande nordiciste pendant toute la guerre. Condamné à mort par contumace, Yann L'Haridon a un épais dossier aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine. Il n'aurait pas été inutile de le lire.

Pour réaliser sa notice biographique, Ismaël Dupont n'a pas non plus consulté ce dossier. Né en 1980, alors que les anciens nationalistes commençaient à disparaître, Ismaël Dupont est documentaliste en collège, secrétaire départemental du Parti communiste français (PCF), et se passionne depuis quelques années pour l'histoire du mouvement breton. Aussi est-il très au fait des avancées de la recherche concernant ce dernier, recherche dont il tire parti, allant jusqu'à proposer dans son texte un résumé assez fidèle de mes propres travaux, voire d'en recopier des passages sans recourir aux guillemets d'usage en ces circonstances. Prenons cela pour un hommage, discret et tout relatif, cependant, puisque le titre de mon ouvrage apparaît, dans la bibliographie finale, sous une forme tronquée.

Malgré quelques erreurs factuelles (la *Gestapo* en Bretagne, par exemple), on saura gré à Ismaël Dupont de mettre en valeur les caractères de la génération *Breiz Atao* qui fut d'abord une génération de sortie de guerre. Les précisions qu'il rapporte quant au contenu de *l'Heure bretonne* après décembre 1940, ou quant à la réalité de l'épuration du mouvement breton ne seront jamais assez répétées, et son propos est à ce sujet on ne peut plus clair et bienvenu.

En revanche, pourquoi négliger les relations du mouvement avec l'ensemble des « relèves » parisiennes ou européennes dont *Breiz Atao* et *Stur* ne sont que l'expression locale ? Pourquoi oublier que Sohier – ici encore réduit au rôle de saint laïc mort d'épuisement sur l'autel de la cause – fut invité à rejoindre *Breiz Atao* par Mordrel et finalement convaincu par l'utilité de son programme SAGA, à la croisée du nazisme et des thèses de *L'Ordre nouveau* ? Pourquoi surévaluer l'importance de la gauche dans le mouvement breton, voire dans le mouvement alsacien, qui était bien moins soutenu par les communistes que par Robert Ernst, généreux mécène et membre du parti nazi ? Surtout, pourquoi minimiser la collaboration du mouvement breton pendant la guerre en comparant le nombre de militants bretons engagés dans la lutte contre les maquis au nombre de Bretons tout court engagés dans la Résistance (p. 170-171, l'assertion tombe comme un cheveu sur la soupe) ? Autrement dit : pourquoi ne pas prendre en compte la distinction qu'opère Maryse Le Roux entre le mouvement nationaliste breton et la Bretagne ? L'un n'étant pas réductible à l'autre, aucune comparaison n'est possible.

Cette dernière remarque pose finalement la question du projet éditorial qui soutient cet ouvrage. S'agissait-il d'occuper le terrain au moment où Yoran Embanner propose une anthologie de *Breiz Atao* privée de tout appareil critique³² ? S'agissait-il de faire une opération commerciale avec un sujet dont on se plaît à dire qu'il est sensible, et à le rendre tel à force de le répéter ? Le texte de Maryse Le Roux pose de vraies questions, celles de l'exil des militants, de la fiabilité du témoignage, du déterminisme et du libre-arbitre, de l'implication du chercheur et de ses propres motivations, et c'est dans ce sens qu'il aurait fallu creuser ou, à défaut, agrémenter *La fin du chemin* d'une préface présentant ce qu'il est : un document. C'est peut-être finalement Maryse Le Roux elle-même qui apporte la réponse à cette question éditoriale. *La fin du chemin* est un miroir, celui de l'auteure, devenue Alice, mais pas seulement. À quatre reprises il est précisé que ces nationalistes – de droite, donc –, hommes d'un passé révolu, savaient bien plus ce qu'était le combat que la Bretagne. Est-ce à dire que leur reflet inversé serait les régionalistes de gauche actuels qui, eux, sauraient ce qu'est la Bretagne ? Miroir, mon beau miroir...

Sébastien CARNEY

32. Yannig Le Bouter, *Breiz Atao, Anthologie, 1919-1939*, Fouesnant, Yoran embanner, 2017, 576 p.